

L'AXE AMERICAIN ET LA CONNEXION NAZIE

Racisme, anti-sémitisme et eugénisme aux Etats Unis

Michael Löwy et Eleni Varikas¹

Certains, comme Goldhagen, ont essayé d'expliquer le nazisme par une perversité antisémite exclusivement allemande; d'autres, comme Nolte, dans un esprit visiblement apologétique, parlent de comportement «asiatique» ou d'imitation des Bolchéviks. Et si, comme l'a si tôt perçu Hannah Arendt, le racisme et l'antisémitisme nazis avait plutôt des sources *occidentales* ², et même *des filiations nord-américaines*? En effet, parmi les lectures favorites des fondateurs du Troisième Reich se trouve le livre d'un personnage américain hautement représentatif: Henry Ford. Par ailleurs, les doctrines scientifiques et les pratiques racistes politiques et juridiques des USA ont eu un impact non négligeable sur les courants équivalents en Allemagne.

Cette connexion américaine remonte tout d'abord à la longue tradition de la fabrication juridique de la race – une tradition qui exerce une grande fascination sur le mouvement nazi dès ses origines. En effet, pour des raisons historiques, liées entre autres à la pratique ininterrompue, des siècles durant, de l'esclavage des Noirs, les USA offrent le cas peut-être unique d'une métropole qui a exercé si tôt, et *sur son propre sol*, une classification raciste officielle comme fondement de la citoyenneté. Qu'il s'agisse des définitions de la «*blancheur*» et de la «*noirceur*» qui, nonobstant leur instabilité, se succèdent depuis trois siècles et demi comme catégories juridiques, qu'il agisse des politiques américaines d'immigration enviées par Hitler dès les années '20 ou encore des pratiques de stérilisation forcée pratiquées dans certains états de l'Amérique plusieurs décennies avant la montée du nazisme en Allemagne, la connexion américaine offre un terrain privilégié,

1 Michael .Löwy est directeur de recherche émérite au CNRS et Eleni Varikas est professeur à l'Université de Paris 8 (Saint-Denis)

2 Cf. la démonstration qu'a faite Hannah Arendt, en ce qui concerne le colonialisme, l'impérialisme et l'antisémitisme européens, dans le premier et le second volume des *Origines du totalitarisme*. Pour une actualisation et enrichissement de cette thèse, cf. Enzo Traverso, *La violence nazie*, Paris, La Fabrique, 2002.

quoiqu'aucunement unique, pour repenser les sources proprement modernes du nazisme, les continuités inavouées de celui-ci avec certaines pratiques politiques des sociétés occidentales (y compris démocratiques).

La dénonciation de l'antisémitisme et du judéocide est une des composantes importantes de la culture politique dominante des Etats Unis aujourd'hui: tant mieux. Il règne, en revanche, un silence gêné sur les liens, les affinités, les connexions entre personnages importants de l'élite économique et scientifique des USA avec l'Allemagne nazie. Ce n'est qu'au cours des dernières années que sont parus des livres qui abordent de front ces questions embarrassantes. Deux de ces ouvrages nous semblent mériter une attention particulière: Stefan Kühl, *The Nazi Connection. Eugenics, American Racism and German National Socialism*, New York, Oxford University Press, 1994 et Max Wallace, *The American Axis. Henry Ford, Charles Lindbergh and the Rise of the Third Reich*, New York, St. Martin's Press, 2004. Le premier est un universitaire allemand qui a fait des recherches aux USA et le deuxième un journaliste américain établi de longue date au Canada.

"Il y a aujourd'hui un pays où on peut voir les débuts d'une meilleure conception de la citoyenneté" écrivait Hitler en 1924. Il se référait à l'effort des Etats Unis de maintenir la "prépondérance de la souche nordique", par sa politique relative à l'immigration et à la naturalisation. Le projet " d'hygiène raciale " développé dans *Mein Kampf* prenait pour modèle le *Immigration Restriction Act* (1924) qui interdisait l'entrée aux USA aux individus souffrant de maladies héréditaires ainsi qu'aux migrants en provenance de l'Europe du Sud et de l'est. Quand, en 1933, les nazis ont mis en place leur programme pour " l'amélioration " de la population par la stérilisation forcée et la réglementation des mariages, ils se sont ouvertement inspirés des USA où plusieurs Etats appliquaient déjà depuis des décennies la stérilisation des " défectifs ", une pratique sanctionnée par la Cour Suprême en 1927.

L'étude remarquable de Stefan Kühl retrace cette sinistre filiation en étudiant les liens étroits qui se tissent entre eugénistes américains et allemands de l'entre deux guerres, les transferts des idées scientifiques et des pratiques juridiques et médicales. La thèse principale de l'auteur, bien documentée et défendue avec rigueur, est que le soutien continu et systématique des eugénistes américains à leurs

collègues allemands jusqu'à l'entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale, leur adhésion à la plupart des mesures de la politique raciale nazi, ont constitué une source importante de légitimation scientifique de l'état raciste de Hitler. A l'encontre d'une partie considérable de l'historiographie dominante, Kühl montre que les eugénistes américains qui se sont laissés séduire par la rhétorique nazie de l'hygiène raciale, n'étaient pas qu'une poignée d'extrémistes ou de marginaux, mais un groupe considérable de scientifiques dont l'enthousiasme ne s'est pas atténué quand la rhétorique nazie est devenue réalité. L'étude des mutations de ces rapports entre les deux communautés scientifiques permet au sociologue et historien allemand de mettre en lumière les aspects multiples de l'influence qu'ont exercée sur les adeptes de l'hygiène raciale les " progrès " de l'eugénisme américain – notamment l'efficacité d'une politique d'immigration qui " combinait la sélection ethnique et eugéniste " et le succès qu'ont eu le mouvement eugéniste américain à faire adopter des lois en faveur de la stérilisation forcée. Pendant que, dans la République de Weimar, travailleurs sociaux et responsables de la santé publique se préoccupaient de réduire les coûts de la protection sociale, les spécialistes de l'hygiène raciale avaient les yeux tournés aux mesures de stérilisation forcée pratiquées dans plusieurs états de l'Amérique du Nord pour réduire le coût des 'déficients'. La référence aux USA comme au premier pays à institutionnaliser la stérilisation forcée abondent dans toutes les thèses médicales de l'époque. Une des explications avancées souvent pour expliquer ce statut d'avant-garde dont jouissait l'eugénisme américain était la présence des noirs qui aurait " obligé très tôt la population blanche de recourir à un programme systématique de amélioration de la race ". Cette même explication sera avancée plus tard, par les apologistes américains du régime nazi comme le généticien T.U.H. Ellinger qui comparant la persécution des Juifs au traitement brutal des Noirs aux USA.

Avec la montée au pouvoir du nazisme, les eugénistes américains, à l'exemple de Joseph DeJarnette, membre du mouvement de stérilisation de Virginia, découvrent avec surprise et fascination que " les allemands nous gagnent dans notre propre jeu ..". Ce qui n'empêche pas, du moins jusqu'à l'entrée des USA en guerre, leur soutien actif aux politiques racistes des nazis, pas plus que le silence de la grande majorité des eugénistes devant la persécution des Juifs et des Tsiganes, des Noirs de l'empire. Certes la communauté eugéniste ne fut pas homogène comme le

montrent les dénonciations virulentes des scientifiques comme les eugénistes socialiste Herman Muller et Walter Landauer , celles du généticien progressiste L.C. Dunn et du célèbre anthropologue Franz Boas. Mais contrairement aux deux derniers qui étaient critiques de l'eugénisme, Muller et Landauer menaient une critique *scientifique* du nazisme qui, tout en niant la hiérarchie des races, reconnaissaient le besoin d'améliorer la race humaine par la promotion de la reproduction des individus " capables " et la prohibition de celle des individus " inférieurs ".

Le chapitre 6 du livre " Science et racisme. L'influence des concepts différents de la race sur les attitudes envers les politiques racistes nazis " apporte un démenti à la thèse canonique selon laquelle les tendances " pseudo-scientifiques " de l'eugénisme américain – responsables pour la loi raciste de 1924 sur l'immigration – auraient cédé leur place, dès les années 1930, à un eugénisme progressiste plus " scientifique " en rupture totale avec l'hygiène raciale.

La typologie complexe que construit l'auteur montre de manière convaincante que les différenciations au sein du mouvement eugéniste américain n'avait rien à voir avec son devenir plus " scientifique ". Il montre que la lutte à l'intérieur de la communauté scientifique internationale au sujet de la politique raciale nazi était avant tout une lutte entre des positions scientifiques divergeantes au sujet de l'amélioration de la race et des moyens scientifiques, économiques, politiques d'y arriver. C'est la raison pour laquelle l'auteur propose deux notions *racisme ethnique* et *racisme génétique*, qu'il considère nécessaires pour la compréhension du phénomène étudié. Le premier fut condamné ouvertement par le tribunal de Nuremberg, pour le second ce fut plus difficile. D'une part, la plupart des hygiénistes raciaux n'ont pas été jugé(e)s pour la stérilisation forcée de 400 000 personnes. Et la recherche récente a montré qu'une partie de l'accusation a essayé de présenter les massacres de masse et les expériences dans les camps comme des pratiques séparées de " l'eugénisme authentique ".

En 1939, Ellinger écrivait dans le *Journal of Heredity*, que la persécution des juifs n'était pas une persécution religieuse, mais "un projet d'élevage de grande échelle visant à éliminer de la nation les attributs héréditaires de la race sémitique ". Et d'ajouter : " mais quand il s'agit de savoir comment le projet d'élevage peut être

réalisé avec la plus grande efficacité, une fois que les politiciens ont décidé de sa désirabilité, la science peut assister même les nazis ". Quelques années plus tard, Karl Brandt, le chef du programme de l'élimination des personnes handicapés déclarait devant ses juges que programme avait été fondé sur des expériences américaines dont certaines dataient de 1907. Il citait à sa défense Alexis Carel, le même dont une de nos universités portait le nom encore très récemment.

L'ouvrage de Max Wallace analyse les rapports avec le nazisme de deux icônes américaines du 20^{ème} siècle: le constructeur automobile Henry Ford et l'aviateur Charles Lindbergh. Ce dernier, consacré héros de l'aviation après avoir traversé pour la première fois l'Atlantique (1927), va jouer un rôle politique significatif dans les années 1930, comme sympathisant américain du Troisième Reich et, à partir de 1939, comme un des organisateurs (avec Ford) de la campagne contre Roosevelt, accusé de vouloir intervenir en Europe contre les puissances de l'Axe.

Mais le cas de Henry Ford est bien plus important. Comme le montre très bien Max Wallace - c'est un des points forts de son livre - *The International Jew* (1920-22) de Ford (voir encadré) inspiré par l'antisémitisme le plus brutal, a eu un impact considérable en Allemagne. Traduit dès 1921 en Allemand, il a été une des principales sources de l'antisémitisme national-socialiste et des idées d'Adolf Hitler. Dès décembre 1922, un journaliste du *New York Times* visitant l'Allemagne, raconte que « Le mur derrière la table de Hitler dans son bureau privé est décoré d'un large tableau représentant Henry Ford. » Dans l'antichambre, une table était couverte d'exemplaires de *Der Internationale Jude*. Un autre article du même journal américain publie en février 1923 les déclaration de Erhard Auer, vice-président de la Diète bavaroise, accusant Henry Ford de financer Hitler, parce qu'il était favorable à son programme prévoyant «l'extermination des Juifs en Allemagne». Wallace observe que cet article est une des premières références connues aux projets exterminateurs du dirigeant nazi. Enfin, le 8 mars 1923, dans un interview au *Chicago Tribune*, Hitler déclarait: «Nous considérons Heinrich Ford comme le leader du mouvement *fascisti* croissant en Amérique (...) Nous admirons particulièrement sa politique antijuive qui est celle de la plate-forme des *fascisti*

bavarois».³ Dans *Mein Kampf*, qui paraîtra deux ans plus tard, l'auteur rend hommage à Ford, le seul individu qui résiste aux Juifs en Amérique, mais sa dette envers l'industriel est bien plus importante. Les idées du *Juif International* sont omniprésentes dans le livre, et certains passages en sont extraits presque littéralement, notamment en ce qui concerne le rôle des conspirateurs juifs dans les révolutions en Allemagne et Russie. Quelques années plus tard, en 1933, une fois le parti nazi au pouvoir, Edmund Heine, le gérant de la filiale allemande de Ford a écrit au secrétaire de l'industriel américain, Ernest Liebold, pour lui raconter que *Le Juif International* était utilisé par le nouveau gouvernement pour éduquer la nation allemande dans la compréhension de la Question Juive.⁴ En rassemblant cette documentation, Max Wallace a établi, de forme incontestable, le constructeur automobile américain comme une des sources les plus importantes de l'idéologie antisémite du national-socialisme allemand.

Max Wallace rappelle qu'en 1938, Hitler a fait attribuer à Henry Ford, par l'intermédiaire du consul allemand aux USA, la Grande Croix de l'Ordre Suprême de l'Aigle Allemande, une distinction créée en 1937 pour honorer des grandes personnalités étrangères. La médaille, sous forme d'une Croix de Malte entourée de swastikas, avait été peu avant attribuée à Benito Mussolini...⁵

Cependant, Max Wallace ne nous explique pas pourquoi, considérant l'abondance de travaux antisémites européens, notamment allemands, l'auteur de *Mein Kampf* a été tellement fasciné par l'ouvrage américain. Pourquoi a-t-il orné son bureau du portrait de Henry Ford, plutôt que celui de Paul Lagarde, Moeller van der Bruck et tant d'autres illustres idéologues antisémites allemands ? Outre le prestige associé au nom de l'industriel, il me semble que trois raisons peuvent expliquer cet intérêt pour *The Internationale Jew* : a) la modernité de l'argument, son vocabulaire «biologique», «médical» et «hygiéniste»; b) son caractère de synthèse systématique, articulant dans un grandiose discours cohérent et global, l'ensemble des diatribes antisémites de l'après-guerre; c) sa perspective internationale, planétaire, mondiale.

Max Wallace montre, documents à l'appui, que Hitler n'a pas été le seul des dirigeants nazis allemands à subir l'influence du livre fabriqué à Dearborn.

3 Max Wallace, *The American Axis*, pp.45-46.

4 Max Wallace, *The American Axis*, p. 130.

5 *Ibid.* p. 145.

Baldur von Schirach, leader de la *Hitlerjugend* et, plus tard, *Gauleiter* de Vienne, a déclaré, lors du procès de Nuremberg, en 1946: «Le livre antisémite décisif que j'ai lu à cette époque, et le livre qui a influencé mes camarades est celui de Henry Ford, *Le Juif International*. Je l'ai lu et je suis devenu antisémite.» Joseph Goebbels et Alfred Rosenberg sont parmi les autres dirigeants qui ont souvent mentionné cet ouvrage comme référence importante de l'idéologie du NSDAP, le Parti National-Socialiste allemand.⁶

En 1927, menacé d'un procès en diffamation et inquiet de la chute des ventes de ses voitures, Henry Ford s'est livré à une rétraction en bonne et due forme. Dans un communiqué livré à la presse le 8 juillet, il affirme, sans broncher, ne «pas avoir été informé» du contenu des articles antisémites parus dans le *Dearborn Independent*, et il demande aux Juifs «pardon pour le mal involontairement infligé» par le pamphlet *The International Jew* ...⁷ Jugée peu crédible par une bonne partie de la presse américaine, cette déclaration a cependant permis à Ford de dégager sa responsabilité pénale. Comme le montre Wallace, elle ne l'a pas empêché de continuer à soutenir, en sous-main, une série d'activités et publications à caractère antisémite.⁸

L'épisode «Henry Ford précurseur du nazisme» a été largement refoulé aux Etats-Unis, où l'on préfère garder l'image consensuelle du grand industriel moderne promoteur de la voiture - un homme que l'écrivain anglais Aldous Huxley présentait ironiquement, dans sa dystopie *Admirable Monde Nouveau* 1932), comme une espèce de nouvelle divinité moderne, la prière adressée à «Our Ford» remplaçant l'ancienne dirigée à «Our Lord» («Notre Seigneur»). Ce n'est qu'au cours des dernières années que des livres comme celui de Max Wallace ont pu voir le jour. Ce long silence gêné est compréhensible. Le «cas» Henry Ford soulève des questions délicates sur la place du racisme dans la culture nord-américaine et sur les rapports entre notre «civilisation occidentale» et le Troisième Reich, entre la modernité et l'antisémitisme le plus délirant, entre progrès économique et régression humaine. Le terme de «régression» n'est d'ailleurs pas pertinent: un livre comme

⁶ Max Wallace, *The American Axis*, p. 42, 57

⁷ Max Wallace, *The American Axis*, pp. 31-33.

⁸ Sur les connexions antisémites et filo-nazies de Ford dans les années 1930, et sur son alliance avec Lindbergh, cf. Max Wallace, *The American Axis*, Ch. 5, «Hate by proxy», pp. 124-145 et Ch. 9, «America First», pp. 239-266.

The International Jew n'aurait pas pu être écrit avant le 20^{ème} siècle, et l'antisémitisme nazi est lui aussi un phénomène radicalement nouveau. En un mot: le dossier Ford, comme celui sur les eugénistes américains, jette une lumière crûe sur les antinomies de ce que Norbert Elias appelait «le processus de civilisation».

[Encadré]

Herny Ford, *Le Juif International*

Autant le livre de Max Wallace est riche d'informations sur l'influence du livre de Ford, autant il y manque une analyse un peu soutenue du contenu de cet ouvrage.

Dans *Le Juif International* nous ne sommes plus du tout dans l'antijudaïsme traditionnel, d'inspiration religieuse, mais dans quelque chose de radicalement différent, nouveau, moderne. Une phrase dans le deuxième article, dédié à la salubre «réaction de l'Allemagne contre le Juif», illustre cet esprit nouveau qui se veut scientifique - l'objet des articles est défini comme «l'étude scientifique de la question juive» - et dont le langage est chargé de métaphores médicales: il s'agit d'une question d'«hygiène politique», parce que «la principale source de la maladie du corps national allemand ...c'est l'influence des Juifs»⁹. Dans plusieurs autres passages du livre les Juifs sont présentés comme «un germe» qui doit être l'objet d'un «nettoyage» (*cleaning out*)¹⁰. Comme l'on sait, Adolf Hitler et ses collaborateurs reprendront cette terminologie pseudo-hygiéniste, au mot près. Le Juif n'est plus défini par sa religion mais par sa *race*: «le mot 'Juif' est biologique plutôt que théologique»; le Juif est «membre d'une race, une race dont la persistance a vaincu tous les efforts faits en vue de son extermination»¹¹. Certes, Ford ne propose pas de reprendre ces efforts, mais la formulation est tout de même curieuse... La race opposée aux Juifs est définie tantôt comme «anglo-saxonne», «aryenne» ou «la race blanche européenne». Dans un passage frappant du livre, il est question de la «race anglo-saxonne-celtique», qui porte la civilisation dans son

⁹ *Jew. I*, p. 22, 85.

¹⁰ *Jew III*, (pp. 73, 163.

¹¹ *Jew III*, p. 170 et *I*, p. 50.

sang et qui a croisé l'Océan pour fonder l'Amérique: «Ils sont le Peuple Dominant (*the Ruling People*), Choisi au cours des Siècles pour Maîtriser le Monde (*Master the World*)». Le seul antidote absolu à l'influence juive, ajoute l'auteur, c'est de réveiller chez les jeunes «la fierté de la race»¹².

Le premier volume de la série, rassemblant vingt articles publiés en 1920, est très largement inspiré des *Protocoles des Sages de Sion* - un ouvrage qui serait «trop terriblement vrai pour être une fiction, trop profond dans sa connaissance des rouages secrètes de la vie pour être un faux» - cité et commenté abondamment, comme preuve ultime et irréfutable de la conspiration du Juif International pour saisir le pouvoir à l'échelle mondiale. Mais Ford - j'inclus dans ce nom les scribes à sa solde, qui l'ont aidé à écrire le livre - ne s'est pas limité à copier et gloser les *Protocoles*: il s'est efforcé d'actualiser l'argumentaire et d'analyser à sa lumière des événements contemporains, notamment les révolutions en Europe. Il est souvent question de l'Allemagne - est-ce l'influence de son secrétaire Ernest Siebold? - qu'il décrit comme dominée par une clique juive malgré le fait qu'il «n'y a pas dans le monde de contraste plus fort que celui 'entre la pure race germanique et la pure race sémite».¹³

Bien sûr, la conspiration judéo-bolchévique en Russie soviétique occupe une place de choix: selon l'auteur, la Révolution Bolchévique n'aurait été que «la couverture externe d'un coup longuement planifié pour établir la domination d'une race». Les soviets ne sont qu'un déguisement de l'institution juive du Kahal (communauté autogérée) et tous les dirigeants rouges - à commencer, bien entendu par Leon Trotsky («Braunstein» *sic*) - sont Juifs. Certes, les Bolchéviks prétendent que Lénine n'est pas Juif, mais nous savons que «ses enfants parlent yiddish» (*sic*) et qu'il a remplacé, par décret, «le dimanche chrétien par le sabbath juif». Tôt ou tard cependant, affirme Ford, la Russie authentique se réveillera et «sa vengeance contre les soviétistes sera terrible»¹⁴. La forme que peut prendre cette vengeance est suggérée dans une lettre envoyée de Kishinev par un certain F.Horch, citée dans le quatrième volume du livre: «Imaginons qu'il n'y aurait plus de sémites en Europe. Est-ce que ce serait une tragédie si terrible? Pas du tout! (...)»

¹² *Jew*, III, p. 50.

¹³ *Jew* I, p. 22

¹⁴ *Jew* I, p. 169, 178, 224-225.

Un jour ils vont cueillir ce qu'ils ont semé»¹⁵ Inutile d'insister sur la signification de ce programme d'une «Europe sans sémites».

Un des *leitmotive* du livre, qui sera abondamment repris par le nazisme, c'est la complicité entre le judéo-bolchévisme et la finance capitaliste juive, deux aspects de la même conspiration pour imposer à la planète un Gouvernement Juif Mondial; par exemple, le gouvernement bolchévique russe recevrait de l'argent des financiers juifs d'Europe et d'Amérique. Si l'on observe que les rouges n'ont détruit que le capital gentile, tandis que le capital juif s'est renforcé, on ne peut échapper à la conclusion que «la Révolution Bolchévique n'a été qu'un investissement bien préparé de la Finance Juive Internationale»¹⁶. Le même vaut pour les mouvements sociaux dans les pays de l'Occident, l'Angleterre ou l'Amérique: la grève dirigée par les Bolchéviks n'est «qu'un instrument de la finance Juive pour ruiner les affaires des gentiles, pour qu'elles puissent plus facilement tomber dans les mains des Juifs ». Certes, tous ces arguments n'ont pas été inventés par Ford et ses scribes, mais *Le Juif International* a rassemblé, dans une puissante synthèse, les discours antisémites de différentes origines qui circulaient, au début des années 1920, un peu partout dans le monde.

Les trois autres volumes ont pour objet principal le rôle et la place des Juifs aux Etats-Unis. Au cours de centaines de pages, de façon assez prolixe il faut le dire, le livre «analyse» le rôle des Juifs comme organisateurs et promoteurs de l'alcoolisme, du trafic de chair blanche, de la corruption financière, sportive et politique, etc, etc. Selon Ford, l'immigration massive des Juifs de l'Europe de l'Est en Amérique du Nord n'a rien à voir avec des prétendues persécutions: les soi-disant «pogroms» ne sont que de la propagande juive; il s'agit bel et bien d'une véritable *invasion*: le Juif International peut déplacer un million de personnes de la Pologne vers l'Amérique «comme un général déplace son armée»¹⁷. Curieusement, ce qui suscite la plus forte indignation morale de l'auteur c'est - outre le rôle subversif des syndicats de New York et des IWW, tous manipulés par les Juifs - la «judaisation» du théâtre et du cinéma américains. Les Juifs sont responsables de l'introduction dans les arts de la scène aux USA d'une «sensualité orientale» sale et

¹⁵Jew vol. IV, p. 169.

¹⁶ Jew I, p. 229

¹⁷ Jew I, pp. 9, 49.

indécente, «instillant un poison moral insidieux»¹⁸ - et de l'invention du Jazz. Cette musique, selon l'auteur (qui semble ignorer les musiciens noirs) une pure création juive, a «quelque chose de satanique»: grâce à sa sensualité, son érotisme éhonté, le Jazz crée, «avec une ruse diabolique», une «atmosphère malpropre», qui corrompt la jeunesse américaine. Le simple bon sens exige donc «le nettoyage des sources de la maladie».¹⁹ Dans ce discours, qui associe étroitement puritanisme et racisme, il ne reste de la religiosité protestante traditionnelle que la crainte obsessionnelle du «sexuel».

Ford s'intéresse aussi au rôle international des financiers et, d'une façon générale, de la communauté juive nord-américaine. Une de ses affirmations les plus bizarres est que le Bolchévisme est issu du quartier juif de New York, le East Side. La preuve en serait que Leon Trotsky a lui-même habité New York pendant quelques années, il était donc un *East Sider*. En fait, «tous les dirigeants de l'East Side savaient que Trotsky 'allait prendre l'emploi du Tzar' (...) Il n'y avait rien de hasardeux dans cela. Tout avait été préalablement organisé et les personnes désignées sont allées directement à leur places prévues». Bref «la Révolution Juive Bolchévique a été programmée en Amérique» et les activités de Trotsky ont été financées par le banquier juif new-yorkais Max Warburg²⁰

18 *Jew II*, pp. 90-95. L'auteur ne manque pas de dénoncer le rôle néfaste du « Juif Charles Chaplin », dont le vrai nom serait « Caplan ou Kaplan » (*Jew IV*, p. 115).

19 *Je"v III*, pp. 65-78.

20 *Jew III*, pp. 92, 231-32, 235. Cf. aussi *Jew II*, p. 140 : la Kehillah de New York « a soigneusement organisé dans le East Side le gouvernement qui allait prendre le pouvoir dans l'Empire russe, en choisissant même dans le quartier juif de New York le Juif qui allait succéder au Tzar ».